

Zeitschrift: Mitteilungsblatt / Freunde der Schweizer Keramik = Bulletin de la Société des Amis de la Céramique Suisse

Herausgeber: Freunde der Schweizer Keramik

Band: - (1955)

Heft: 32

Rubrik: Verschiedenes aus dem Gebiet der Keramik

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

verständige – auch jener, der es glaubt zu sein – stundenlang verweilen, um die Hieroglyphen auf den vielfarbigen Platten zu entziffern und zu deuten. Man erkennt mit reger Phantasie einen Stier und einen Torero, einen Kentauren, einen nackten Flötenspieler, einen Jockey usw.; hinter uns spricht im Museum eine junge Dame vom Genie des Schöpfers dieser Teller, der ausgeglichenen Harmonie der Zeichnung und der wundervollen Komposition der Farben. Wir folgen ihr mit Andacht und festgeschlossenen Augen, um diese Harmonie auf unser ganzes Wesen wirken zu lassen...!

In *Nizza* bewundert man viel besser die zierlichen Strandinixen als Porzellan und Fayencen. Zwar besitzt das Musée Cheret zwei Vitrinen mit Fayencen, in einer steht sogar ein Heimberg-Terrinchen, das ganz richtig mit «faïence suisse» beschriftet ist.

Um doch noch einmal den Kontakt mit unserem Spezialgebiet zu finden, führte uns der Heimweg über Turin-Mailand. Das schönste was der Sammler und Keramikfreund an Du Paquierporzellan und italienischer Keramik sehen kann, das findet er im Museo Civico in *Turin*. Wir haben früher oft schon auf das Museum hingewiesen (Mitteilungsblatt Nr. 4, S. 3, und Nr. 10, S. 31, dann in Nr. 13, S. 7) und John Hayward vom Victoria and Albertmuseum beschrieb im Mitteilungsblatt Nr. 10, S. 31, die Geschichte dieser Sammlung. Jedemal, wenn man hier einkehrt, macht man Neuentdeckungen und wird erneut für dieses schöne Kunstgewerbe eingenommen. Auch über *Mailand* schrieben wir des öftern, es lohnt sich immer wieder eine kurze Einkehr im Museum der Scala, wo uns die Harlekine, die Columbinen, die Dottores, die Pantalone und all die unsterblichen Figuren der Comedia dell'Arte zulachen, darob vergisst man auch den Ärger, dass die Beschriftung – beinahe alle Stücke sind falsch angeschrieben – immer noch nicht rektifiziert ist.

Damit endet unsere Reise, die eigentlich Entdeckungen gewidmet war, die man in jeder Stadt zu finden hoffte, und nirgends fand. Wir trösteten uns in der Bireria Cambrinus in Lugano und freuen uns an einem frischen Schweizer Bier und einem guten «Geschnetzelt», auch wenn es à la carte ganze 7.– Schweizer Franken kostet! S. D.

VIII. Verschiedenes aus dem Gebiet der Keramik

Frank Davis, der Mitarbeiter der «The Illustrated London News» bringt in jeder Wochenummer ausgezeichnete Artikel über kontinentales und englisches Porzellan, die auch dem Fachmann wertvoll sind. So schreibt er in der Ausgabe vom 21. Mai a. c. unter anderem folgenden Text:

«... If that was the whole story the problems facing the collector would be comparatively simple, but there are, in fact, extraordinary complications. One is that technicians frequently moved from factory to factory; for example, there is the well-known name of G. F. Riedel, who worked at Höchst, at Frankenthal and at Ludwigsburg. Then, still more puzzling, is the fact that the old moulds have often been moved elsewhere and used years afterwards – sometimes with malice aforethought, occasionally as honest copies. Moreover, even when a factory has con-

tinued in operation down to this day – as at Meissen and Nymphenburg – it has sometimes put out extremely good imitations of its own past wares and has not been above reproducing the old marks. Amid these puzzles it is necessary to tread delicately, and, unfortunately, photographs are of little help. The eye must be wary and train itself to detect small differences in the quality of the porcelain, whether it is too white or grey or glossy, or the colours too bright, or the drawing too clumsy. I'm afraid there is no way but the hard way, and that means time and patience, which not many of us have at our command...

The mark of Höchst is a wheel (taken from the arms of Mainz), generally in blue, sometimes impressed. There again we are liable to run into trouble, for the old moulds from Höchst have been used again at other factories in modern times and the wheel mark is duly copied. If the identification of the various wares presents unusual difficulties which can only be solved not from books and photographs, but from experience, the story of the rise and fall of the sixteen or so centres of production operating during the eighteenth century has been thoroughly and painstakingly mapped out, beginning with the first and greatest of all, Meissen, with, from its foundation in 1710, remained the unquestioned leader until that unpleasant martinet, Frederick the Great of Prussia, occupied Dresden during the Seven Years War and actually proposed to move the whole establishment to Berlin, a project which happily proved to be impracticable...

In Paris hat man die alte *Comedia dell'arte* neu erstehen lassen. Sie spricht so deutlich die Sprache des Dixhuitième, dass wir die Zeitungskritik hier kurz wiedergeben, die uns an die prachtvollen Harlekine eines Kändler, Bustelli, Linck und Lück erinnern soll.

La Famille Arlequin de Claude Santelli au Vieux-Colombier.

Avec la *Famille Arlequin*, de Claude Santelli, la Compagnie Jacques Fabbri nous donne, au Théâtre du Vieux-Colombier, un spectacle de choix, pleinement original, amusant et émouvant tout ensemble.

L'auteur s'est proposé l'évocation sur la scène de la *Commedia dell'arte*, de ses vicissitudes, de sa pénétration difficile en France, de son influence et de ses transformations. La démonstration était malaisée, périlleuse même; elle eût rebuté un homme moins adroit et moins expert que Claude Santelli.

Mais celui-ci a, pour ainsi dire, le théâtre «dans la peau». Il en connaît toutes les ressources et même les ruses; il en pratique avec aisance toutes les recettes, classiques ou nouvelles; il en exprime tout le jus; il est passé maître dans l'art d'en marquer les étapes et d'indiquer la parenté d'un genre à l'autre. A travers ses images, nous discernons mieux ce que Molière a dû aux comédiens italiens ambulants et nous apercevons sans effort ce qui subsiste de la *commedia* dans nos spectacles d'aujourd'hui (quand ils ne sont pas destinés à discuter une thèse philosophique; ou même peut-être quand ils le sont).

Nous avons là une espèce de rétrospective, mais sans rien de statique et d'archéologique, au contraire dans un mouvement extraordinairement vif et rapide, avec une variété d'effets simplement prodigieuse.

Arlequin, Colombine, Pantalon, Léandre, Pierrot, Scaramouche, ces personnages à la fois traditionnels et lunaires, fantastiques et vrais, humainement possibles tout en mêlant le rêve au réel, l'absurde au rationnel, nous apparaissent là non point seulement comme des constructions de la fantaisie, mais comme

des portraits partiels et parfois caricaturaux de nous-mêmes, dans une ambiance d'ironie acide et bienveillante, de moquerie légère, de sentimentalité qui ose douter d'elle-même, de folie qui se connaît et se mesure, de gentillesse aussi, et de grâce.

Après un prologue étincelant, où paraît toute la compagnie, l'épisode des «Vieillards amoureux», qui nous ramène à 1555, laisse entendre, avec son intarissable verve, ce qu'un Molière tirera de ce thème pour ses barbons épris de jeunesse féminine. Les tableaux suivants ne sont pas moins heureux; et l'arrivée des Italiens à Paris est un sommet dans la drôlerie.

Santelli indique fort bien comment les personnages de la *Commedia dell'arte* se sont en quelque sorte naturalisés. Il nous conduit à la foire, à Carlin, aux Funambules, à la pantomime, à la pendaison de Punch. La scène du chanteur des rues – vieux ténor enrôlé accompagné de sa fille à la voix évaillée et perçante – est une des meilleures. Elle fait admirablement revivre un Paris d'autrefois.

Il me semble pourtant que, malgré toutes ses trouvailles, que l'on ne saurait dédaigner, la seconde partie n'est pas tout à fait à la hauteur de la première; dans celle-ci, on est tout près des farces moliéresques; dans la suivante, c'est plutôt le «sketch», la scène de revue. Mais c'est excellent, malgré tout, d'un bout à l'autre. On rit de bon cœur. On s'amuse en plein. On applaudit à tout rompre – ce qui est le témoignage le plus décisif pour les comédiens.

Et ces comédiens sont tous du plus sûr talent. On ne saurait les nommer, vu leur nombre; et certes, il y aurait des différences à établir entre eux. Mais on demeure ébahi devant la multiplicité et la variété de leurs aptitudes: ils parlent, ils chantent, ils dansent, ils jouent de la mandoline, ils font le saut périlleux, ils font la colonne droite, ils se transforment en cinq secondes; ils ont tous le sens du mouvement; ils ne laissent pas languir même les scènes peut-être un peu moins bien venues. Enfin, ils ont à la fois les qualités de l'acteur et du clown. Et c'est justement ce qu'il faut, en l'occurrence.

La mise en scène de Jacques Fabbri (qui est acteur aussi) est parfaite. La musique, toute d'humour et d'entrain, d'Edgar Bishoff, contribue pour beaucoup à l'agrément du spectacle. Les décors d'Yves Faucheur sont simplement délicieux. Il en est un – où les truffes sont au sommet des arbres et les fruits sous terre – qui vaut son pesant d'or. Eh oui! Ces humoristes ont raison: marcher la tête en bas et les pieds en l'air, c'est vraiment être de son siècle, quand ce siècle est le nôtre.

Léon Savary (La Tribune de Genève.)

Ausgrabungen in der Longton Hall Porzellanfabrik. – *Longton Fragments.* Excavations recently carried out by Dr. Bernard Watney, of the English Ceramic Circle, and Dr. Geoffrey Blake have led to the discovery, it is believed, of the site of the Longton Hall Porcelain Manufactory near Stoke-on-Trent. This factory was in existence for 10 years from about 1750 to 1760.

The attribution of the factory's products has hitherto rested solely on the existence of a consistent class of porcelain which tallies with descriptions in contemporary newspaper advertisements concerning sales at the factory and elsewhere. Attention was first drawn to these advertisements by J. E. Nightingale in 1881, and since that time the charm and rarity of this porcelain has made it extremely costly.

During the recent excavations hundreds of small fragments of porcelain have been unearthed, many of them in biscuit and others glazed. Some of these pieces have recognizable Longton decorations and mouldings. These fragments were found mixed

with debris from kiln workings, including broken saggers and stilts and calcined flints and pieces of coal and clinkers. Now that actual china wasters have been found the past tentative attribution has become one which can be firmly established and confirmed.

There are a few important collections of Longton porcelain in private ownership in this country and in the United States. The largest public collection is that at the Victoria and Albert Museum. (The Times, 25. IV. 1955.)

Die nachfolgenden Zeilen sollen uns nochmals an die Baden-Badenfahrt vom letzten Jahr erinnern:

Die Porzellansammlung der Markgräfin Augusta Sibylla. Wohl den wenigsten Besuchern Rastatts dürfte bekannt sein, dass sich in *Schloss Favorite*, dem wenige Kilometer von Rastatt entfernten ehemaligen Lustschlösschen der badischen Markgräfin Augusta Sibylla – Gattin des «Türkenlouis», dessen 300. Geburtstag in diesem Jahr in ganz Baden, vor allem aber in Rastatt gefeiert wird –, mit dem Nachlass der Markgräfin eine einzigartige Porzellansammlung befindet. Es ist die wertvollste Sammlung dieser Art, die Deutschland nach der Zerstörung Dresdens erhalten geblieben ist. Darüber hinaus ist sie eine der bemerkenswertesten Porzellansammlungen in ganz Europa überhaupt. Es gibt keine zweite Sammlung, in der man, wie im Favorite, Fayencen fast aller Porzellanmanufakturen der Welt sehen könnte. Es ist deshalb keine Seltenheit, dass Schloss Favorite seiner Porzellansammlung wegen von Forschern und Kunstliebhabern aus dem In- und Ausland besucht wird. Selbst aus Übersee kamen sie nur aus dem einen Grund nach Deutschland, um sich die Porzellansammlung in Schloss Favorite anzuschauen.

Sehr umfangreich ist in Favorite vor allem die Sammlung chinesischen Porzellans. Allerdings sind die chinesischen Porzellane längst nicht die wertvollsten Stücke der badischen Markgräfin. Aber es gehörte zu ihrer Zeit nun einmal zum guten Ton, chinesisches Porzellan zu besitzen. Viel wertvoller sind die Services, die aus selten vertretenen deutschen Manufakturen stammen. Wertvollstes Kleinod der Sammlung in Schloss Favorite ist das Böttger-Porzellan. Johann Friedrich Böttger ist der Erfinder des europäischen Porzellans und Begründer der Meissner Porzellanmanufaktur. Die Geschichte seiner Erfindung ist ja hinreichend bekannt. Er sollte Gold machen und entdeckte dabei die Herstellung des Porzellans. Schloss Favorite besitzt unter anderem noch eine wundervolle Teedose, von Böttgers eigener Hand hergestellt und gezeichnet.

Aber nicht nur der Forscher und Kenner wertvoller Fayencen hat bei der Besichtigung der Sammlung seine helle Freude. Auch der Laie kann sich, wenn er nur ein wenig Freude am Schönen und Künstlerischen besitzt, hier beim Anblick der vielen Schränke und Vitrinen, die mit Dosen und Schüsseln, Töpfen, Schalen und Tassen bis oben hin gefüllt sind, von Herzen ergötzen. Der wertvolle Nachlass der Markgräfin Augusta Sibylla wurde im vorigen Jahr von Kennern neu geordnet und wird in diesem Jahr zum erstenmal nach dem Kriege wieder in zwölf Räumen des Schlosses Favorite zur allgemeinen Besichtigung freigegeben. (Stuttgarter Nachrichten, 5. IV. 1955.)

Auch die historische Porzellanfabrik Ottweiler fiel dem Verkehr zum Opfer. In diesen Tagen, in denen die Bauarbeiten zu der grossen, Ottweiler in zwei Hälften teilenden Umgehungsstrasse wieder aufleben, fiel das alte Gebäude der ehemaligen Ottweiler Porzellan- und Fayence-Manufaktur der Spitzhacke zum Opfer. Dort, wo vor zwei Jahrhunderten die schaffenden Hände von Künstlern Kostbarkeiten, die noch heute in aller

Welt begehrt sind und gesammelt werden, formten und in gleicher, noch in der Gegenwart immer wieder bewunderten Weise bemalten, flutet in Zukunft lärmend und fauchend, als lebendiger Zeuge hemmungsloser Hetze der Gegenwart, der Strom von Kraftfahrzeugen, dicht vorbei am alten Pavillon, den sorgsame Hände, der Ehrfurcht vor der Überlieferung verschrieben, vor einem gleichen Schicksal bewahren.

Nur kurz sei im Folgenden ein kleiner geschichtlicher Abriss der alten Ottweiler Porzellan- und Fayence-Manufaktur gegeben. Geheimrat Dr. Karl *Lobmeyer*, der Senior der Heimatforschung an der Saar, hat in seinem Büchlein «Ottweiler in der Kunst des 18. Jahrhunderts» (Veröffentl. der Arbeitsgemeinschaft für Landeskunde, Band I) eindeutig herausgestellt, dass die Ottweiler Manufaktur wesentlich früher ihr Entstehen datieren konnte als die Konkurrenzunternehmen der benachbarten Pfalz. Vermutlich dürften die verschiedenen längeren Aufenthalte von Simon *Feylner*, dessen Namen mit den Manufakturen von Höchst, Frankenthal und Fürstenberg eng verknüpft ist, vor allem aber seine künstlerischen Ausstattungen «à la porcellaine» in Nassau-Saarbrücken erste Anregungen und zu Überlegungen Veranlassung gegeben haben, wenn auch erst im Dezember 1763 offiziell Dominique *Pellevé*, «fabriquant natif de Rouen en Normandie» zum Dienste im Zeichen von N. S. verpflichtet wurde.

Mit zunehmender Prosperität der Manufaktur zählte sie eine Reihe führender, in die Kunstgeschichte eingegangener Köpfe, wie etwa Louis *Cyfflé* aus Brügge im Flandrischen, Friedrich Karl *Wohlfahrt*, *Tentz*, *Grabl*, *Vanuson* usw. usw. auch dann noch, als das Porzellan sich in der Fabrikation mit «geringerem Geschirr» (Steingut) paaren musste. Das Letztere zumal unter der Ära Trebra, des damaligen Oberhofmeisters zu Saarbrücken zu einer Zeit, als die grosse Französische Revolution bereits ihre Schatten vorauswarf. Diese gewaltige politische Metamorphose dürfte, als ihre Wellen über die Grenzen von Nassau-Saarbrücken hinwegbrandeten, auch den Schlusstrich unter ein Kapitel Kunstgeschichte gezogen haben, deren Repräsentanten heute in Museen in aller Welt, aber auch noch im Privatbesitz, als seltene Kostbarkeiten gehütet und bewahrt werden.

(Saarbrücker Zeitung, 29. IV. 1955.)

Chinaporzellan nur für Ostasien?

Eine ehemals weltberühmte Industrie soll wieder aufgebaut werden. Die rotchinesische Regierung hat vor kurzem ein Ausfuhrverbot für althinesisches Porzellan und künstlerisch wertvolle Keramiken der frühen Perioden erlassen. Gleichzeitig kündigte sie den Wiederaufbau und die Reorganisation ihrer früher weltberühmten Porzellanindustrie an.

Ihre grösste künstlerische und wirtschaftliche Bedeutung erreichte die chinesische Porzellanindustrie zur Zeit der Tsing-oder Mandschu-Dynastie (ab 1644), und zwar während der Regierung der Kaiser Khangsi (1662 bis 1723), Yungt Chen (1723 bis 1736), Kienlung (1737 bis 1796), Chia Ching (1796 bis 1821) und Kao Kuang (1821 bis 1851). Nach dem Bericht des Jesuitenpaters D'Entrecolles, der ein Standardwerk über chinesisches Porzellan geschrieben hat, befanden sich zu Beginn des 18. Jahrhunderts in dem bereits während der Sung-Dynastie (um 1130 n. Chr.) gegründeten chinesischen Porzellanzentrum Chin Te Chen etwa 3000 Porzellanöfen in Betrieb. Fast die gesamte Bevölkerung von Chin Te Chen, die etwa eine Million Menschen zählte, war für die Porzellanindustrie tätig.

Im 18. Jahrhundert wurde die Chinaporzellan-Mode zu einer Manie. In fast allen Schlössern des Kontinents befanden sich chinesische Porzellan-Kabinette. Die Gründung der berühmten Porzellanmanufakturen in Meissen, Berlin, Nymphenburg, Sèvres, Wien, Hoechst u. a. verdrängte schliesslich das chinesische Porzellan vom europäischen Markt.

In ihrem Erlass für die Wiederbelebung der chinesischen Porzellanindustrie kündigt die rotchinesische Regierung an, dass zunächst an die Deckung des ostasiatischen Marktes mit Gebrauchsporzellan für den täglichen Bedarf sowie für technische Zwecke gedacht sei. (Die Welt, Hamburg, 26. IV. 1955.)

Keramische Industrie in schwieriger Lage

Starker Importdruck – Steigende Kosten. Die keramische Industrie hat nur in bescheidenem Masse Anteil an der allgemeinen Prosperität der schweizerischen Wirtschaft. Trotz einer im allgemeinen befriedigenden Beschäftigungslage sind die Geschäftserträge in wichtigen Produktionsgruppen ungenügend.

*

Nachdem die Schweiz in Europa praktisch das einzige Land ist, welches der Einfuhr weder irgendwelche mengenmässige noch fiskalische Schranken setzt, ist unser Land zu einem Mittelpunkt der Verkaufsanstrengungen der internationalen Konkurrenz geworden. Diese Tatsache bewirkt bei den keramischen Erzeugnissen einen empfindlichen Preisdruck auf dem schweizerischen Markt.

Ein Moment, welches die Kreise der Industrie und des angestammten Handels mit zunehmender Sorge erfüllt, stellt die ausserordentliche Erhöhung der Einfuhr keramischer Erzeugnisse – vorab von Geschirrporzellan – aus den Oststaaten dar. Die Preisbildung für diese Waren erfolgt bekanntlich nicht auf der Basis normaler Marktvoraussetzungen, so dass man sich fragen muss, ob die Exporteure in den betreffenden Ländern des Ostblocks ausser der Förderung ihres Umsatzes an Industrieprodukten auch politische Zwecke verfolgen.

Andererseits sieht sich die schweizerische keramische Industrie im Ausland immer noch fast durchwegs schweren Diskriminierungen gegenüber, die sich lähmend auf das ohnehin bescheidene Exportgeschäft auswirken. Um so eher zählt sie darauf, dass die einheimische Käuferschaft den qualitativ hochstehenden Schweizer Produkten den Vorzug gibt.

Der Verband der schweizerischen keramischen Industrie hielt seine Jahrestagung ab. Im Rahmen einer eingehenden Aussprache über die Probleme, welche die keramische Industrie unseres Landes im letzten Verbandsjahr beschäftigten, nahm die Versammlung Kenntnis vom Ergebnis der Verhandlungen mit den Gewerkschaften zur Verlängerung des für das ganze Land massgebenden Gesamtarbeitsvertrages. Die im Zusammenhang mit der Vertragserneuerung per 1. Mai 1955 zugestandene Lohn-erhöhung für die Arbeitnehmer sämtlicher Kategorien stellt eine erneute spürbare Verteuerung der Produktionskosten dar, welche angesichts der Arbeitsintensität der keramischen Produktion besonders ins Gewicht fällt.

(Schweiz. Handelszeitung, 23. VI. 1955.)

In Zürich verstarb im Alter von 89 Jahren der Nestor der schweizerischen Keramikfachleute: *Carl Bodmer*. Sein Lebenslauf versetzt uns ins 18. Jahrhundert zurück, denn die «Töpferfamilie Bodmer» betreibt ein von altersher angestammtes Handwerk:

Tafel I



Abb. 1 Vase, faïence, painted in enamel colours. Mark: «Jacques Boselly» in brown. Savona about 1775, Victoria and Albert Museum



Abb. 2 Cups, cream-coloured ware, painted in brownish red. Marks «Jacques Boselly» in dark brown. Savona about 1785, Victoria and Albert Museum

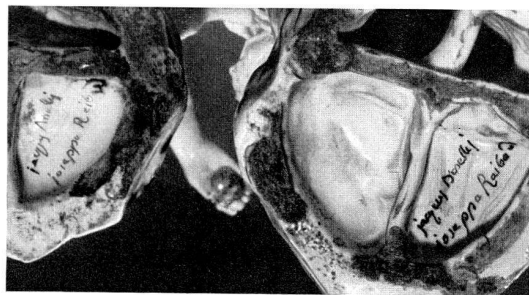


Abb. 3 Bases of the porcelain figures shown in fig. 6



Abb. 4 Vases, white earthenware, painted in underglaze grand-feu colours
Savona about 1790. T. H. Boughton-collection

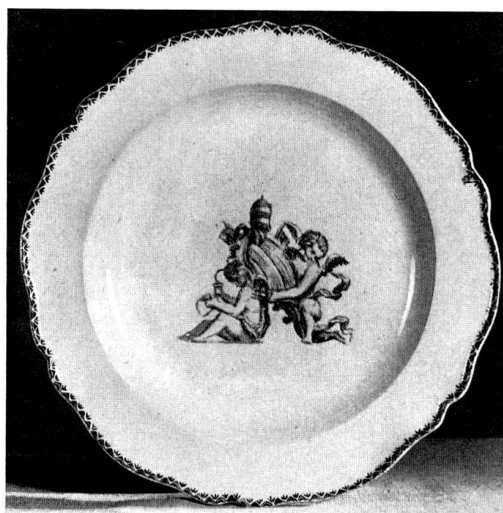


Abb. 5 Plate, cream-coloured ware transfer-printed in red.
Mark: «Jacques Boselly» in brown-black. Savona about 1785,
Victoria and Albert Museum



Abb. 6 Figures, pâte tendre porcelain, painted in colours
Mark: «Jacques Boselly-joseppe Raibaud» in black. Savona 1798-1808
David Goldblatt Collection, London



Abb. 7 Tasse und Untertasse, Meissner Porzellan aus der Zeit um 1745, bemalt in Bayreuth durch Johann Friedrich Metzsch, 1745, Sammlung SD.



Abb. 8 Marke auf der Tasse und Untertasse der Abb. 7, übermalte Schwertermarke mit einem goldenen M. und Bayr . . .

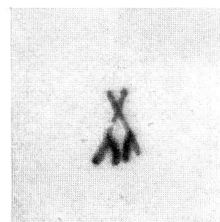


Abb. 10 Marke auf der Vase Abb. 9

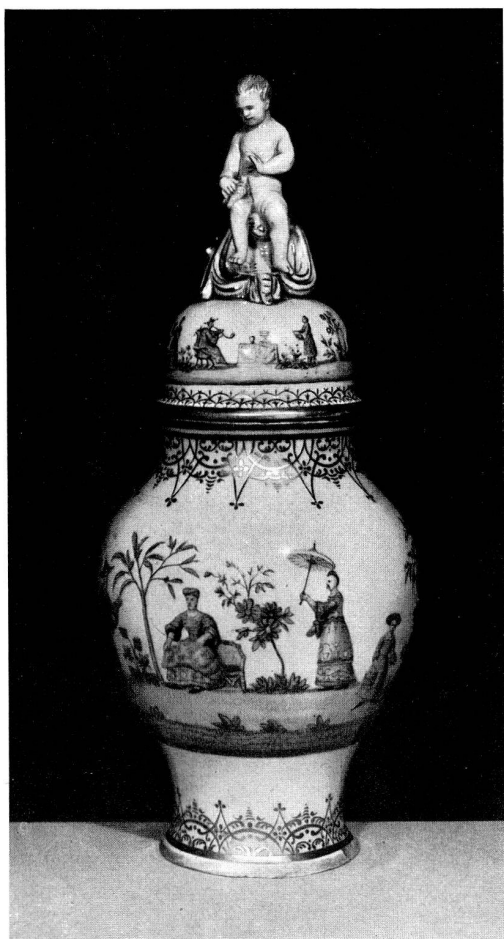


Abb. 9 Grosse Vase, Deckel bekrönt mit sitzendem Putto, bemalt in bunten Farben mit Chinoiserien im Stile Höroldts, Volkstedt um 1770, Sammlung H. Backer, London



Abb. 11 Zwei Figuren, Limbach um 1775, Modelle von Caspar Jense, die Figur links stellt wohl Kaiser Karl I dar, Sammlung H. Backer, London



Abb. 12 Marken der beiden Figuren der Abb. 11



Abb. 13 Unterschale, Höchst um 1775, bemalt mit Purpurlandschaft, Nachlass Dr. Röder



Abb. 15. Trembleuse, bemalt im Stile Louis XVI mit Girlanden und Medaillons, Locré, Paris, Rue Fontaine au Roy, um 1775, Sammlung SD.

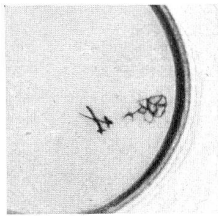


Abb. 14 Marke auf der Unterschale der Abb. 13

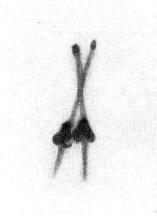


Abb. 16. Marke auf der Trembleuse der Abb. 15



Abb. 17 Tasse und Untertasse, bemalt von Victor Gervert 1777 in Höchst, Sammlung Dr. Syz, Westport

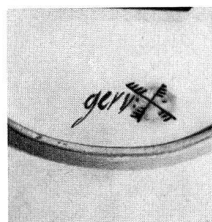


Abb. 18 Marke auf der Tasse und Untertasse der Abb. 17

IX. Feuilleton

Der im Jahr 1866 als Nachkomme des aus dem Stäferhandel bekannten Seckelmeisters Bodmer in seiner Heimatstadt geborene Carl Bodmer trat bereits mit vierzehn Jahren in das vom Sohn des «Stäfer Bodmer» begründete, nunmehr schon in der fünften Generation bestehende Töpfergeschäft ein. Wenn auch die Produktion des Unternehmens damals ausschliesslich der Herstellung von Gebrauchstöpferwaren galt, nahm der hervorragend künstlerisch begabte Schüler der Keramischen Abteilung der Ecole des arts industriels in Genf, die mächtige Entwicklung vielleicht vorausahnend, die erste Fühlung mit dem Kunstgewerbe, das sich, allerdings viele Jahre später, zum wesentlichsten Zweig der Firma auswachsen sollte. Aufenthalte und Kurse in zahlreichen Ländern weiteten seine beruflichen Kenntnisse und seine allgemeine Bildung. Im Jahr 1894 übernahm Carl Bodmer zusammen mit dem einen Bruder das väterliche Geschäft an der Utlbergstrasse, das sich nun in der Folge immer mehr ausdehnte und bald zu grosser Blüte und hohem Ansehen gelangte. Einen Markstein in dieser unaufhaltsamen Weiterentwicklung bildete das Jahr 1914. Als bei Kriegsausbruch die Einfuhr der berühmten ausländischen Keramikfabriken zu stocken begann, wurde dem bisher lediglich auf Töpferwaren zu Gebrauchs- und industriellen Zwecken eingestellten Unternehmen eine kunstgewerbliche Abteilung angegliedert. Carl Bodmer zog bedeutende Künstler zur Mitarbeit heran, die Entwürfe für neue Formen und Zeichnungen lieferten, während er selber unablässig die neuen Techniken studierte und auch selber als eifriger Aquarellist und Ölmaler zum schöpferisch mitschaffenden Künstler wurde. Diese Arbeit blieb auch nach seinem im Jahr 1938 erfolgten Rücktritt vom Unternehmen seine Lieblingsbeschäftigung. Heute besitzen die Erzeugnisse der Bodmerschen Kunstkeramik im In- und Ausland einen geachteten Namen.

(NZZ. 7. VII. 1955.)

Oltre al Bustelli il ceramista Pedrozzi. In una sua nota sul «Sele Arte», Piero Bianconi ricorda alcune delle famose statuette modellate dal locarnese Antonio Francesco Bustelli per la manifattura di porcellane di Nymphenburg, presso Monaco, e riprodotte nel numero precedente della medesima rivista.

Dopo di aver precisata l'importanza del Bustelli, ormai abbastanza nota attraverso le pubblicazioni dell'Hoffmann e di altri, fra cui don Simona, il Bianconi afferma che questo singolare e brillante artista è «l'unico ceramista nella pur ricca collezione degli artist ticinesi».

L'affermazione non risponde a verità. Oltre il Bustelli è pure ceramista un suo contemporaneo luganese, Gian Battista Pedrozzi, di Pazzalino (1710-1778), che Padre Oldelli annovera nel suo Dizionario e che Massimo Guidi ha studiato nella Rivista svizzera d'arte di storia del 1939 in un articolo dal titolo: «G. B. Pedrozzi stuccatore e modellatore di porcellane», citato anche dalla Rivista storica ticinese di quest'anno.

Il Pedrozzi per incarico del re Federico II diede una notevole attività nella fabbrica di porcellane di Berlino, modellando - scrive l'Oldelli - «in rilievo e in basso rilievo puttini e ogni sorta di volatili e di quadrupedi, che meritavano il pieno gradimento di S. M. e un degnevole eccitamento a proseguire le belle sue fatture». E il Guidi nel suo studio riproduce fra altro una gazza modellata con bell'arte dal Pedrozzi, ora a Roma nel Palazzo dei Conservatori.

Ma qui non si vuol far della facile erudizione, nè stabilir confronti. Ci basti aver indicato un secondo ceramista poco noto.

(Gazetta Ticinese, Lugano, 9. VII. 1955.)

Yvonne de Bremond d'Ars, Paris: «Je suis Antiquaire.» Dieses feine schmale Bändchen erschien vor ein paar Wochen. Die Verfasserin ist Literaturpreisträgerin der «Académie Française». Wir geben aus dem 134 Seiten starken broschierten Büchlein einen wohl allgemein interessierenden Text. Yvonne de Bremond schreibt:

Le chien vendu

Mais si, dans mes voyages, je fus souvent très encombrée, ce fut bien pis le jour où je revins de cette modeste vente aux enchères, dans les faubourgs de Vannes. La vente avait lieu après le décès d'un vieux commandant en retraite, dans la modeste maison où celui-ci avait vécu parmi ses meubles de famille.

J'achetai une très belle pendule en Saxe d'époque Louis XV; sur une plate-forme en bronze doré, un couple de bergers dansait sous un buisson de roses en porcelaine, étagées à la manière d'un immense bouquet. C'était un objet des plus fragiles, mais vraiment de très bon goût.

Le commandant ne laissait derrière lui aucun héritier: l'État seul profitait de sa modeste fortune; et, cependant, il laissait au monde un être cher: une vieille chienne, de race épagneule, l'avait suivi à la chasse et ne l'avait jamais quitté, au dire des voisins. Elle s'appelait Diane. On allait la vendre, comme le reste, et pour comble de tristesse, ses flancs étaient gonflés d'existences futures... Attachée dans la cour, le moment vint pour cette pauvre bête et l'enchère débuta: «Une chienne de race épagneule, mise à prix six francs.»

Les regards se firent ironiques dans cette petite assemblée de gens aux visages durs; on entendit quelques rires... «Alors six francs? Y a-t-il amateur à six francs?» disait la voix neutre du commissaire-priseur. Mon cœur se mit à battre à toute vitesse... J'avais sept heures de chemin de fer pour rentrer à Paris et la fragile pendule de Saxe à transporter... mais, je fis un signe de tête en regardant le commissaire-priseur.

«Adjugé à Mademoiselle! Six francs...»

Tous les assistants me regardèrent étonnés. Mais à cet instant, la vieille Diane, pesante de sa maternité, croisa son doux regard avec le mien. Nous étions déjà des amies; et il me semblait que la bonne figure du commandant, aperçue sur une photo jaunie, me disait merci. J'ai réclamé cette photo pour la mettre plus tard près du musée de Diane, afin qu'elle respirât un peu l'odeur de sa vieille maison. Le premier train pour Paris emmenait ce soir-là une jeune fille qui tenait une pendule précieuse sur les genoux, avec une épagneule aux longues oreilles, couchée à ses pieds... Est-ce l'émoi du voyage, ou le temps révolu? ... Le lendemain, ma nouvelle amie me donna trois beaux petits épagneuls, qui lui ressemblaient...

Mon amour des animaux transforma mes projets d'avenir; il n'était pas question de quitter ces chiens! il fallait que j'organise mes futures recherches, comme avant, autour de Paris. D'ailleurs la capitale resta toujours ma ville préférée. Avec sa vie ardente, Paris, où l'on respire de l'esprit, est la ville où l'on trouve à acheter les plus jolies choses, c'est le berceau de leur création, et il faut avouer que j'étais un peu lasse de la vie nomade et de ces fatigants et continuels voyages! Lasse aussi de ces marchands prétentieux qui étaient mes seuls clients! Ils guettaient mes retours pour acheter mes trouvailles, et se liguèrent entre eux dans mon escalier pour m'obliger à céder les objets à un prix minime.